

Adrian Bangerter

La diffusion des croyances populaires
Le cas de l'effet Mozart

Collection Vies Sociales

Presses universitaires de Grenoble
BP 47 – 38040 Grenoble cedex 9
Tél. : 04 76 82 56 52 – pug@pug.fr / www.pug.fr

INTRODUCTION

Entre 2000 et 2002, j'ai séjourné aux États-Unis en tant que chercheur postdoctoral à l'université de Stanford, en Californie. Cette période fut importante et intense pour moi, à la fois sur le plan professionnel et sur le plan personnel. J'aimerais entamer cette introduction en racontant quelques expériences que j'ai vécues pendant ce séjour, car elles permettent de comprendre comment j'en suis venu à étudier l'effet Mozart.

Tout d'abord, mes enfants (des jumeaux non-identiques) sont nés peu après notre arrivée. Nous avons reçu un cadeau de la part de l'hôpital à cette occasion, une petite sacoche contenant des échantillons de produits pour bébés. C'était un cadeau promotionnel qui contenait, entre autres, une couche jetable, de la crème, des échantillons de lait en poudre et un CD. Nous avons utilisé les échantillons et gardé le CD, qui consistait en une sélection de musique classique. Le titre du CD était *Smart Symphonies (Les symphonies intelligentes)*. Il représentait une initiative pour favoriser le développement cérébral des nouveau-nés en leur faisant écouter de la musique classique. Sur la couverture, on mentionnait que des travaux scientifiques montraient un effet positif de la musique classique sur l'intelligence. Je ne savais pas à l'époque que cette initiative était une action concertée de la part de la Grammy Foundation (une organisation américaine dédiée à la promotion de la musique) et d'Enfamil, une entreprise fabricant de la nourriture pour bébés. Je ne savais pas non plus qu'Enfamil avait dépensé 3 millions de dollars pour financer cette initiative. Et je n'ai appris que bien plus tard que beaucoup de nouveaux parents américains reçoivent de leur entourage des CD de ce type en guise de cadeau de naissance¹.

1. Ce qui apporte un tout autre sens à l'idée du « don de l'intelligence ».

Au cours de mon séjour, j'ai fait la connaissance de mon collègue Chip Heath, qui s'intéresse au « marché des idées », c'est-à-dire à la façon dont les idées se diffusent, et les facteurs qui influencent leur diffusion. Chip étudiait entre autres le cas des légendes urbaines, et, étant donné mon intérêt pour les représentations sociales et la transformation du savoir scientifique, nous avons décidé d'explorer des projets de collaboration potentiels. J'avais toujours été intrigué par les croyances populaires sur les effets soi-disant bénéfiques de la musique classique (et à l'inverse, des effets soi-disant négatifs de la musique rock) sur la croissance des plantes. C'est en surfant sur Internet pour trouver des indices de la diffusion de cette croyance que je suis tombé à nouveau sur l'idée apparentée selon laquelle la musique classique favoriserait le développement de l'intelligence. En poursuivant plus loin cette idée, j'ai rencontré pour la première fois le terme « effet Mozart ». Nous avons alors commencé progressivement à analyser ce phénomène, en essayant d'abord de retrouver les publications scientifiques originales. À mesure que nous nous sommes plongés dans la diffusion de ce phénomène dans la presse populaire, nous avons découvert de plus en plus de facettes étonnantes, par exemple le fait que des États américains ont légiféré pour institutionnaliser l'écoute quotidienne de la musique classique dans des jardins d'enfants. Je ne me suis rendu compte que petit à petit de l'envergure du phénomène de société qu'a été l'effet Mozart dans la société américaine. À mon départ de Stanford, nous avons rédigé et publié un article décrivant la diffusion de la légende scientifique que constitue l'effet Mozart. Cet article (Bangerter & Heath, 2004) est la base empirique de nos travaux, que j'ai résumés et élargis dans ce livre. Chip est donc coresponsable de ces travaux.

À mesure que nos recherches se sont développées, j'ai commencé à remarquer de plus en plus d'aspects de la vie quotidienne américaine qui reflétaient une préoccupation avec l'intelligence et témoignaient de son importance dans la mentalité collective. Un contraste particulièrement intéressant est constitué par une crèche privée établie près du campus de Stanford, devant laquelle

je passais chaque jour sur le chemin du travail. Cette crèche était appelée *Knowledge Beginnings* et se vantait de « préparer votre enfant pour le nouveau millénaire ». Elle ne se décrivait pas comme une crèche mais comme un « centre de développement pour enfants ». L'exposition répétée à de tels slogans a fini par faire naître une vague inquiétude dans mon esprit, comme si j'étais en train de négliger quelque chose. Lorsque nous sommes rentrés en Suisse, nos enfants ont passé leur première année en garde dans la crèche de l'université de Neuchâtel, mon lieu de travail actuel. J'ai été soulagé d'apprendre qu'elle s'appelait « Vanille-Fraise » et qu'elle ne proclamait aucune préparation des enfants à quoi que ce soit. Le contraste entre ces deux crèches est pour moi une illustration parlante de la pression sociale subie par des parents aux États-Unis pour favoriser, dès la naissance, le développement intellectuel de leur progéniture afin de maximiser leurs chances futures sur le marché de l'éducation et de l'emploi. Cette préoccupation est vraisemblablement une des causes de la diffusion incroyable de l'effet Mozart.

Passons à présent à une présentation brève de la structure de ce livre. Ce livre a deux objectifs. D'abord, de présenter nos travaux sur l'effet Mozart. Ces travaux consistent en une exploration détaillée de la diffusion de cette croyance populaire, depuis la publication du premier article scientifique sur le thème jusqu'à la situation actuelle, où l'effet Mozart est devenu un élément du savoir populaire. Le deuxième objectif est de placer l'effet Mozart (qui n'est après tout qu'une étude de cas) dans le contexte plus large des travaux sur la diffusion des idées. Il s'agit ainsi de montrer les similarités entre des formes de croyances aussi différentes que les représentations sociales, les rumeurs, les légendes urbaines et les théories du complot. Une telle discussion constitue une étape nécessaire pour entamer une synthèse théorique.

Le *premier chapitre* consiste en un balisage du domaine d'étude des croyances populaires et de leur diffusion. J'aborde à tour de rôle les formes de croyance suivantes : représentations sociales, rumeurs, légendes et légendes urbaines, théories du complot

et mêmes. Beaucoup d'exemples sont présentés dans le détail, afin que le lecteur puisse se rendre compte des particularités de chaque forme de croyance. En comprenant ces particularités, il sera plus facile de saisir les points communs aux différentes formes étudiées. Un de ces points communs est l'idée selon laquelle les croyances se diffusent parce qu'elles remplissent une fonction pour les groupes et les individus qui les transmettent. Je distingue entre trois fonctions différentes : épistémologique, sociale et pragmatique.

Dans le *deuxième chapitre*, on aborde une forme particulière de croyance populaire, la légende scientifique, également à la lumière de quelques exemples, mais aussi en analysant la position de la science dans la société moderne. Cette analyse permettra de conclure que la légende scientifique comporte beaucoup de similarités avec les autres formes de croyance évoquées.

Le *troisième chapitre* introduit l'étude de cas. Il s'agit d'abord de restituer en détail les principaux travaux scientifiques sur l'effet Mozart et leur impact dans différents domaines de la culture populaire (la presse, l'éducation et la musique, la législation et la vente de CD et de jouets). C'est là qu'on se rend pleinement compte de l'envergure du phénomène. On analyse aussi quelques éléments du contexte culturel de l'époque, éléments qui ont probablement contribué à la diffusion de l'effet Mozart. Enfin, on présente le cadre de nos études et on illustre à travers des exemples le processus par lequel l'effet Mozart a été assimilé aux savoirs existants et concrétisé.

Le *quatrième chapitre* rapporte deux études sur l'envergure et le cours temporel de la diffusion de l'effet Mozart. Dans la première, l'article originel sur le phénomène est comparé à d'autres articles scientifiques du point de vue de sa diffusion. Il en ressort que cet article a suscité un intérêt médiatique beaucoup plus grand et surtout de plus longue durée que la moyenne d'autres articles scientifiques. Une deuxième étude établit le cours temporel de la diffusion, qui peut être divisé en trois phases : une phase d'émergence, une phase de croissance et une phase de déclin.

Chaque phase est caractérisée par des phénomènes différents et les mécanismes possibles qui mènent aux transitions entre elles sont discutés.

Dans le *cinquième chapitre*, on montre comment l'intérêt médiatique pour l'effet Mozart a été en partie causé par l'anxiété collective régnant aux États-Unis par rapport à l'éducation enfantine (le vécu personnel que je rapporte ci-dessus illustre cette anxiété collective ambiante). Cette anxiété a créé un climat propice à la réception de l'effet Mozart ; en effet, il a probablement rendu l'effet Mozart plus pertinent aux yeux du public, facilitant ainsi sa diffusion.

Le *sixième chapitre* est consacré à une étude détaillée des transformations de contenu et de contexte subies par la légende au cours de sa diffusion. D'abord, j'évoque deux facettes du phénomène complexe de la transformation, la relation réciproque entre diffusion et transformation (la diffusion provoque la transformation et vice versa), et le fait que non seulement le contenu mais aussi le contexte d'une idée peuvent être transformés au cours de la diffusion. Je présente des exemples de transformation de contenu et des études systématiques qui montrent une déformation progressive des populations qui ont soi-disant été étudiées dans les expériences scientifiques. Au cours du temps, de plus en plus d'articles de presse mettent l'effet Mozart en lien avec des populations telles que des nouveau-nés, populations pour lesquelles il n'y a jamais eu d'études scientifiques. De surcroît, l'effet Mozart a évolué vers une position contextuelle au cours de sa diffusion : Il a été rapporté de plus en plus fréquemment dans le contexte d'articles portant sur autre chose. Cela signifie qu'avec le temps, il est devenu une ressource culturelle utilisée pour ancrer ou interpréter d'autres phénomènes.

Dans le *septième chapitre*, je passe en revue les apports de l'étude de cas avant de discuter de ses limites et des implications pour l'étude de la diffusion des idées, en particulier pour l'établissement d'un modèle décrivant le cycle de vie des croyances.

J'espère que cet ouvrage sera utile à des enseignants, étudiants et chercheurs de différentes disciplines telles que la psychologie

sociale, la sociologie (de la communication, des médias, de la science) et le journalisme. L'étude de cas pourrait également être pertinente pour des personnes travaillant dans les domaines de l'éducation (pédagogie de la musique) ou du marketing.

Pour terminer, je voudrais remercier les personnes et les institutions qui ont facilité la rédaction de cet ouvrage. D'abord, Chip Heath, pour les discussions fascinantes et productives que nous avons eues pendant mon séjour post-doctoral. Ensuite, le Fonds National Suisse, pour avoir financé ce séjour qui m'a permis de développer en toute liberté mes recherches. Également Françoise Baumgartner, pour les corrections qu'elle a apportées au texte. Finalement, Fabio Lorenzi-Cioldi, pour son soutien, ses commentaires pertinents et sa patience envers mes nombreux retards.

L'étude des croyances populaires : formes et approches

Les processus d'émergence, de diffusion et de stabilisation des croyances populaires constituent un thème important pour la psychologie sociale et les études de la culture. En effet, pour certains, étudier la culture consiste essentiellement à déterminer la façon dont les croyances émergent, évoluent, se stabilisent et perdurent (Sperber, 1990). Il semble donc raisonnable de penser que l'étude de la diffusion des croyances soit l'apanage de la psychologie sociale. Cependant, ces phénomènes ont toujours été relativement peu étudiés par les psychologues sociaux. Une raison possible de cette carence est peut-être l'orientation expérimentale de la psychologie sociale classique, du moins dans sa forme anglo-saxonne. Comme nous le verrons, certains des phénomènes qui nous intéressent peuvent être simulés dans un laboratoire. Par exemple, les études expérimentales sont bien adaptées pour simuler certains aspects de modification de contenu lors de la transmission des rumeurs. De même, la démarche expérimentale permet de tester des hypothèses par rapport aux conditions dans lesquelles les rumeurs sont susceptibles d'être diffusées (Rosnow, 1991). Plusieurs phénomènes psychologiques qui jouent un rôle dans la diffusion des idées (par exemple, l'influence sociale et la persuasion) ont fait l'objet de nombreuses expériences. Cependant, les études expérimentales peuvent difficilement capter des phénomènes de grande envergure spatiale et temporelle. D'une part, au niveau géographique, les croyances peuvent de nos jours se diffuser à travers le monde entier en peu de temps. D'autre

part, au niveau temporel, plusieurs années peuvent s'écouler entre l'émergence d'une croyance et sa cristallisation sous une forme stable. C'est peut-être pour cette raison que les études de terrain, d'orientation qualitative et descriptive, ont été souvent déployées pour comprendre les phénomènes de diffusion des croyances populaires. Mais une autre perspective a également été adoptée dans ce domaine, à savoir la perspective longitudinale, où les étapes de la genèse ou de la diffusion d'une croyance sont étudiées en fonction du temps. La perspective longitudinale est particulièrement adaptée à des études rétrospectives de phénomènes de diffusion dont on dispose de traces écrites, par exemple les médias de masse telles que la presse écrite. L'étude empirique sur l'effet Mozart qui constitue le noyau du présent ouvrage est un exemple d'une analyse longitudinale rétrospective.

Rendre pleinement compte de la diffusion des croyances requiert donc l'utilisation de méthodes différentes. Nous avons constaté plus haut que c'était un phénomène relativement peu étudié en psychologie sociale. Par contre, beaucoup d'études ont été menées dans des disciplines voisines telles que la philosophie, la sociologie et l'ethnologie (Clément, 2006). Nous pouvons donc dire que la diffusion des idées est caractérisée par une *double pluralité*: méthodologique et disciplinaire. Cela peut potentiellement constituer un avantage. Cependant, le désavantage réel est que, trop souvent, cette double pluralité mène au fait que des travaux pertinents soient éclatés dans des forums différents et inconnus des chercheurs travaillant sur des problématiques liées. Le fait qu'il n'existe que peu de comparaisons systématiques entre différentes formes de croyances populaires complique encore les choses. Le but de ce premier chapitre est de remédier à cette situation en passant en revue les différentes approches des croyances populaires de façon comparative. C'est ainsi que nous traiterons des représentations sociales, des rumeurs, des légendes urbaines et des théories du complot. Ce sont là des *formes* différentes de croyances. Mais nous aborderons aussi des *approches* différentes. L'approche des psychologues sociaux diffère de celle des sociologues, qui diffère encore de celle des ethnologues. Des approches

dérivées des sciences naturelles ont elles aussi leurs spécificités et seront également examinées. Pour chaque type de croyance, des exemples seront présentés, afin d'en illustrer la structure et donner un aperçu de la démarche de leur étude.

Ayant passé en revue les différentes formes de croyances, nous tenterons de leur appliquer une grille de lecture comparative, cela afin de rendre explicite les disciplines, les méthodes, et les phénomènes impliqués. On cherchera à clarifier les spécificités et les points communs des différentes formes de croyance. Un de ces points communs est l'idée selon laquelle la diffusion des croyances répond à une anxiété ou des peurs collectives partagées par des groupes sociaux. Selon cette idée, les personnes ou les groupes produisent, transmettent et adhèrent à des croyances afin de gérer symboliquement les incertitudes collectives auxquelles ils sont confrontés (Wagner, Kronberger & Seifert, 2002). Les croyances seraient donc *fonctionnelles* pour les groupes, car elles leur permettent d'interpréter et de s'adapter à leur environnement psychique, sociétal ou encore idéologique. Si cette idée de la fonctionnalité des croyances est souvent postulée, on ne trouve que peu d'études où elle a été mise à l'épreuve de façon systématique. Nous allons la préciser au travers des exemples abordés.

Les représentations sociales

La théorie des représentations sociales est l'approche par excellence en psychologie sociale pour qui veut comprendre la pensée populaire. C'est une approche difficile à résumer, étant donné la richesse et la diversité des travaux menés et des méthodes utilisées (Wagner, Duveen, Farr, Jovchelovitch, Lorenzi-Cioldi, Markovà & Rose, 1999). Dans ce chapitre, il s'agira essentiellement de résumer en quoi cette perspective peut constituer un outil permettant d'étudier la diffusion des croyances. Les concepts importants de cette approche seront résumés. Nous commençons par présenter la vision de la société sur laquelle elle repose.

Vision de la société

L'approche des représentations sociales est fondée sur une vision particulière de la société moderne. Elle rejette la réduction des processus sociaux à des processus cognitifs individuels (Farr, 1987). Au contraire, on essaie de reconnaître explicitement et d'articuler les différents niveaux d'explication du social (Doise, 1982; Flament & Rouquette, 2003). Il s'agit de promouvoir une psychologie sociale proche de la sociologie en étudiant la « société pensante » (Moscovici, 1984). Plus particulièrement, on pourrait dire de l'approche des représentations sociales qu'elle est fondée sur une vision de la société qui comporte trois aspects principaux : Une *prolifération de l'expertise*, une *interconnexion massive*, et une *pression à décider*.

La prolifération de l'expertise désigne le fait que les sociétés modernes sont composées de multiples domaines de savoir et d'expertise. L'expertise est ainsi devenue beaucoup plus pointue. Le langage des experts également, ce qui crée des problèmes de communication, c'est-à-dire de traduction entre experts et non-experts. Mais cela pose également le problème du statut des experts qui devient beaucoup plus flou. De même, la coexistence de discours experts multiples et potentiellement contradictoires devient courante : les individus et les groupes peuvent être confrontés à des explications différentes d'un même phénomène, versions qui peuvent découler de systèmes de pensée incompatibles. Ils peuvent ainsi être amenés à tenir compte de ces savoirs incompatibles de façon flexible, dans des contextes quotidiens différents (par exemple en utilisant un mode de pensée dans le contexte professionnel et un autre dans le contexte familial). L'interconnexion massive désigne le fait que les individus et les groupes dans les sociétés modernes sont reliés entre eux par des réseaux de communication très denses (par exemple, les médias de masse). La communication est plus rapide et les médias de masse permettent une duplication et une transformation des informations à l'infini. La communication parallèle remplace la transmission des informations en série, plus lente, qui caracté-

risait les sociétés traditionnelles. Les idées circulent donc plus facilement, plus rapidement et sur de plus grandes distances. Et surtout, elles traversent de plus en plus souvent des frontières groupales et culturelles. Cet état de fait a été résumé dans la formule célèbre de McLuhan « le village global » (McLuhan & Powers, 1980). La pression à décider signifie que les individus et les groupes sont continuellement appelés à se former une opinion, à prendre position sur des objets de discours circulant dans les médias et qui deviennent pertinents pour eux.

C'est la combinaison de ces trois aspects qui crée une configuration unique aux sociétés modernes et qui constitue le contexte dans lequel la pensée populaire moderne doit être abordée. Par exemple, il a été montré récemment (Gaskell, Wagner, Torgersen *et al.*, 1997; Wagner, Kronberger & Seifert, 2002) que, dans les années 1990, les pays européens avaient des attitudes différentes face à la biotechnologie, mais également des perceptions différentes de l'importance de la thématique. Dans les pays où la biotechnologie ne faisait pas encore l'objet d'un débat médiatique au moment de l'étude, la proportion de personnes choisissant de répondre par « je ne sais pas » à des questions de sondage sur ce thème était plus élevée que dans les pays où le débat était d'actualité. Cet exemple illustre bien l'interdépendance des trois aspects de prolifération de l'expertise, l'interconnexion massive et la pression à décider. Les individus dans les pays européens ont été confrontés à des discours experts multiples (par exemple scientifiques, éthiques et religieux) sur l'objet « biotechnologie ». Ils ont appréhendé ces discours à travers des médias variés (par exemple, la conversation quotidienne, les médias de masse). À mesure que le débat sur la biotechnologie s'est intensifié, la pression sociale pour que les groupes et les individus se fassent une opinion simple, consistante et communicable de cet objet a augmenté. Ils sont donc en quelque sorte appelés à constituer une représentation de l'objet, représentation qui définit l'objet du point de vue idéologique du groupe, et qui donc intègre l'identité du groupe. C'est le processus d'élaboration de telles représentations qu'étudie l'approche des représentations sociales.

Dans son étude pionnière sur la représentation sociale de la psychanalyse, Moscovici (1961) a étudié la façon dont la psychanalyse a été diffusée dans la société française au cours des années 1950. La psychanalyse est un savoir expert par excellence, hermétique et difficile d'accès, gardé jalousement par une orthodoxie. C'est un savoir qui a eu un impact fondamental dans différentes disciplines des sciences humaines et sociales, de même que dans la littérature et l'art. Mais, du point de vue de la psychologie sociale, c'est avant tout un savoir qui s'est diffusé dans la culture populaire. En se diffusant, la psychanalyse a été transformée. C'est ainsi qu'une représentation sociale de la psychanalyse a émergé. Moscovici a analysé cette représentation en recourant à une pluralité de méthodes : les enquêtes, les entretiens et l'analyse de contenu de la presse écrite. Dans cette étude, il a pour la première fois introduit des notions aujourd'hui fondamentales à l'approche des représentations sociales. Il s'agit de la distinction entre savoir expert et savoir profane, des processus d'ancrage et d'objectivation, de la notion de polyphasie cognitive, et du modèle des trois systèmes de communication. Leur articulation est la suivante : En circulant, les *savoirs experts* se transforment en *savoirs profanes*. Cette transformation est décrite selon les processus *d'ancrage* et *d'objectivation*. Dans nos sociétés modernes, les médias de masse jouent un rôle important dans la transmission des savoirs. Selon le rapport entre le média et le public concerné, on peut distinguer trois *types différents de transmission* : la diffusion, la propagation, et la propagande. L'assimilation d'un savoir (expert) nouveau pour un groupe crée parfois une situation où deux types de savoirs contradictoires coexistent au sein d'un groupe (ce qu'on appelle une situation de *polyphasie cognitive*). Dans ce qui suit, nous présentons brièvement chacun de ces aspects.

Savoir expert et savoir profane

Le processus d'émergence d'une représentation sociale est constitué par la transformation d'un savoir expert en un savoir profane. La distinction entre ces deux formes de savoir est résu-

mée selon les dimensions présentées dans le tableau 1 (adapté depuis Bangerter, 1995).

Tableau 1. La distinction entre savoir expert et savoir profane en cinq dimensions.

Dimension	Savoir Expert	Savoir Profane
Accessibilité	Sacré, ésotérique	Accessible à tous
Contenu	Formalisé	Non formalisé
Abstraction	Abstrait	Concret
Signification	Monosémie	Polysémie
Stabilité temporelle	Élevée	Faible

Le savoir expert est *ésotérique*, c'est-à-dire qu'il est restreint à un groupe de personnes initiées. Typiquement, ces personnes accèdent à la connaissance au cours d'une période de formation très longue. L'exemple de la médecine est parlant : pour devenir médecin, il faut faire plusieurs années d'études universitaires, ponctuées par des examens ardues, et suivies par une période d'apprentissage professionnel. Un autre exemple est celui du savoir religieux chrétien, longtemps dominant dans les sociétés occidentales. Un prêtre ou un moine doit passer de longues années pour acquérir les connaissances du dogme et des rites religieux. Cela vaut également pour d'autres religions. Bien d'autres domaines de savoir ont leurs gardiens, par exemple les scientifiques de l'ère moderne.

Le savoir expert est également *sacré* et caractérisé par un *interdit* (Moscovici, 1992a). Il n'est pas permis à n'importe qui de le pratiquer, mais seulement aux experts. Il n'est pas permis non plus de le commenter ou de l'interpréter de façon déviante. Rappelons à cet égard le fait que bien des personnes ont payé de leur vie pour avoir voulu proposer des interprétations alternatives des écrits saints de la chrétienté. Mais ce genre de phénomène existe encore

aujourd'hui. Par exemple, un scientifique qui choisit d'écrire un ouvrage de vulgarisation (le terme même de *vulgarisation* est très parlant) est parfois mal vu par ses collègues. Par contre, le savoir profane est accessible à tous. Étant constitué de discours et d'images ancrés dans la culture populaire, et donc partagé par tout un chacun, il peut être facilement communiqué. Si le savoir expert est abstrait (c'est-à-dire éloigné de la vie quotidienne), le savoir profane est concret, puisqu'il a été construit en interaction avec les pratiques quotidiennes d'un groupe. Nous verrons plus loin les mécanismes d'ancrage et d'objectivation, par lesquels le savoir abstrait est concrétisé pour un groupe donné.

Nous avons vu que le savoir expert était démarqué par des interdits, qui limitent les possibilités d'interprétation. Le savoir profane étant par contre d'accès facile, il peut aussi être interprété de différentes façons par différents groupes. Dans son étude de la diffusion de la psychanalyse, Moscovici (1961) a montré comment celle-ci a été reconstruite de façon différente dans la presse catholique et marxiste. C'est cette possibilité de réinterprétation qui donne lieu à une autre dimension importante qui distingue les savoirs experts et profanes : leur stabilité temporelle. Les savoirs experts sont faits pour durer. Une fonction importante de *l'orthodoxie* est justement d'éviter que les savoirs ne se transforment par interprétations successives. Lors de la diffusion du christianisme par le biais de la colonisation, celui-ci est entré en contact avec de nombreuses religions indigènes. Des pratiques hybrides (par exemple la religion vaudou) en ont résulté, pratiques qui ont toujours été dénoncées par les autorités ecclésiastiques.

Il est parfois tellement important de préserver la stabilité des savoirs experts que des langues spécialisées peuvent émerger pour les exprimer. Par exemple, le sanscrit est une langue dont la fonction principale a été de réciter des textes sacrés (Pollock, 2006). Le sanscrit védique en particulier servait à exprimer et à transmettre de façon orale les textes sacrés que constituaient les védas. La transmission s'effectuait de façon orale afin de préserver les textes. Le fait d'apprendre erronément un texte védique était

considéré comme un péché grave. L'apprentissage et l'utilisation de la langue étaient même restreints à certains groupes d'initiés.

Dans ce bref exposé des savoirs experts, nous avons passé en revue beaucoup d'exemples religieux. La raison en est que la religion fut longtemps la forme par excellence du savoir expert. Depuis l'ère des Lumières, la science a progressivement gagné en prestige, de telle façon que le savoir scientifique aujourd'hui est marqué par les mêmes indicateurs de prestige dont jouissait autrefois le savoir religieux. Donc, bien qu'étant en opposition, les deux systèmes de savoir que sont la science et la religion présentent des parallèles au niveau de l'autorité épistémologique qu'on leur attribue.

En résumé, nous pouvons dire que l'approche des représentations sociales s'intéresse à la transformation des savoirs experts en des savoirs profanes, et que ces deux catégories de savoir diffèrent fondamentalement selon les dimensions d'accessibilité, de contenu, d'abstraction, de signification, et de stabilité temporelle. Dans la partie suivante, nous aborderons les processus par lesquels la transformation s'opère.

L'ancrage et l'objectivation

L'ancrage et l'objectivation sont deux processus par lesquels les savoirs se transforment lors de leur circulation dans les médias et les conversations interpersonnelles. Les médias et les conversations interagissent. Par exemple, les conversations quotidiennes sont souvent alimentées par des thèmes traités dans les médias. Il est important de souligner que le savoir nouveau est le plus souvent « étrange » et donc inquiétant ou menaçant pour le groupe. L'étrangeté est menaçante car il est impossible pour le groupe de communiquer à propos de l'objet, et donc de le concevoir, c'est-à-dire de le lier aux concepts qui constituent la réalité quotidienne du groupe. En d'autres termes, les objets de savoir nouveaux sont inquiétants ou menaçants car ils ne font pas sens. Les processus d'ancrage et d'objectivation peuvent être décrits comme des processus de création de sens.

L'ancrage est essentiellement un processus de catégorisation, par lequel un savoir nouveau rencontré par un groupe est assimilé aux savoirs connus. Donc, d'une part, l'ancrage consiste en une réduction d'un savoir nouveau à un savoir connu. L'étude de Moscovici (1961) sur la psychanalyse a montré que la presse française a assimilé la psychanalyse tantôt à une conversation, tantôt au rituel catholique de la confession. Chacune de ces comparaisons est réductrice. Par exemple, l'interaction lors d'une séance de psychanalyse a des propriétés que la conversation quotidienne n'a pas : elle comporte une relation hiérarchique, celle entre l'analyste et le client, tandis que la relation conversationnelle est typiquement symétrique (Nofsinger, 1991). Cependant, l'opération d'ancrage permet d'enrichir l'objet de la représentation en propriétés connues (Wagner & Hayes, 2005) et donc de mieux l'appréhender. Concevoir la psychanalyse comme une conversation permet par exemple de comprendre qu'il s'agit d'une thérapie fondée sur la parole et non sur les médicaments.

Doise (1992) a distingué différents types d'ancrage, parmi lesquels l'ancrage psychologique, l'ancrage sociologique, et l'ancrage psychosociologique. L'ancrage psychologique concerne les liens entre l'objet d'une représentation et les autres croyances et valeurs générales auxquelles adhère un individu. L'ancrage sociologique concerne les liens entre l'objet et l'appartenance groupale de l'individu. On étudie la façon dont différents groupes appréhendent un objet en fonction de leur position sociale. L'ancrage psychosociologique porte sur « la manière dont les individus se représentent les rapports entre positions ou catégories sociales » (Doise, 1992, p. 189). La distinction entre ces trois formes d'ancrage est importante pour porter l'étude des représentations sociales au-delà d'une simple visée descriptive, car on cherche ainsi à expliquer l'émergence de tel ou tel contenu en fonction des rapports sociaux entre groupes. Doise et ses collègues proposent des méthodes d'analyse quantitative des différentes formes d'ancrage (Doise, Clémence & Lorenzi-Cioldi, 1992).

L'objectivation est le processus par lequel un nouveau savoir acquiert une signification concrète et matérielle dans l'univers

symbolique dans lequel il pénètre (Moscovici, 1961). Par l'objectivation, des concepts sont détachés de leur source sociale originelle (le savoir des experts). Pour les pratiquants originaux du savoir, le concept en question a souvent un statut conventionnel. Il n'est qu'un moyen de comprendre un phénomène. Par contre, pour les individus et les groupes qui l'appréhendent en l'objectivant, le concept est réifié, c'est-à-dire qu'on lui accorde une existence réelle. Wagner et Hayes (2005) citent à cet égard l'exemple de la théorie atomique. Lorsque le concept d'atome a été développé en physique, il s'agissait d'une conséquence relativement abstraite et mathématique de certains résultats expérimentaux. Depuis les décennies que le concept d'atome circule dans le savoir populaire, il a acquis une toute autre signification, beaucoup plus concrète : celle d'un petit objet analogue à une bille. La matière serait ainsi constituée d'une multitude de petites billes. Cette représentation constitue l'objectivation du concept théorique et abstrait de l'atome. Elle est partagée par des adultes et mêmes des enfants de toutes les sociétés modernes.

Un autre exemple d'objectivation étudié par Wagner et collègues (Wagner, Elejabarrieta & Lahnsteiner, 1995) concerne la façon dont le processus de conception biologique est appréhendé par des profanes. Le processus de conception tel qu'il est décrit dans la science biomédicale fait intervenir des phénomènes complexes de type physiologique, anatomique, endocrinologique et autres. Il se déroule entre différents niveaux, par exemple le niveau cellulaire ou le niveau moléculaire. Dans le savoir populaire, ce processus est réduit jusqu'à être essentiellement un processus d'interaction entre deux entités qui sont le spermatozoïde et l'ovule. Dans une étude par questionnaire, Wagner et collègues ont montré que des sujets préféraient décrire l'interaction entre spermatozoïde et ovule en empruntant des termes liés au vocabulaire des interactions interpersonnelles entre hommes et femmes. En particulier, le spermatozoïde est décrit dans des termes stéréotypiquement masculins (« dominant »), tandis que l'ovule est décrit dans des termes typiquement féminins (« soumise »). Dans une autre étude (Bangarter, 2000), il a été démontré que spermatozoïde et

ovule sont décrits par des non-scientifiques comme des acteurs (par exemple, on décrit les spermatozoïdes comme effectuant un voyage vers l'ovule). En d'autres termes, c'est un processus de *personnification* qui a eu lieu. Les résultats obtenus dans ces deux études suggèrent que les participants projettent des connaissances qu'ils ont d'un domaine quotidien, à savoir le domaine des relations interpersonnelles et des rapports entre les sexes, sur les deux cellules que sont le spermatozoïde et l'ovule. Ceci correspond à un processus d'objectivation dans le sens où le rôle des cellules dans la représentation est transformé. Elles deviennent ainsi des êtres concrets doués d'intentions et de comportements quasi-humains.

En résumé, les processus d'ancrage et d'objectivation interviennent pour désamorcer le caractère étrange et insolite des savoirs experts, en les assimilant à des objets connus et en leur construisant une existence concrète. Lors de l'aboutissement de ces processus, l'objet étrange que constituait le savoir expert a été placé dans un réseau de concepts partagés qui constitue l'univers idéologique du groupe en question. Il devient un objet de discours sur lequel il est possible de communiquer au sein du groupe. Ancrage et objectivation sont donc, littéralement parlant, des processus de création de sens. Dans ce qui suit, il sera question des différentes formes que ces processus peuvent prendre en fonction du positionnement du groupe vis-à-vis du savoir rencontré.

Les systèmes de communication : diffusion, propagation et propagande

Les médias de masse jouent un rôle important dans la transmission et la transformation des connaissances expertes. Ils constituent une première étape déterminante dans la transformation, car beaucoup d'individus n'ont pas d'accès direct à ces connaissances, ne lisant pas les articles spécialisés de la communauté scientifique. Leurs perceptions des savoirs experts sont donc directement dépendantes de la façon dont ces savoirs sont présentés dans les médias. Cependant, les médias sont loin

d'être des voies de transmission neutres. En analysant la façon dont la psychanalyse a été présentée dans les médias, Moscovici (1961) a distingué trois *systèmes de communication*. Par système de communication, on entend une totalité constituée par un certain nombre de médias, les groupes sociaux qui les gèrent, leurs publics cibles et un style de communication particulier.

Le premier système décrit par Moscovici est le système de *diffusion*. Les médias associés à ce système sont des publications à grande diffusion telles que *France Soir*, *Elle* ou *Marie-France*. Leur vocation est d'informer le public, de refléter son opinion, et non de l'orienter du point de vue idéologique. Ces médias gardent donc une certaine distance par rapport aux savoirs qu'ils transmettent. Cette distance est exprimée en partie avec un langage qui les rapproche du public, par exemple une abondance de métaphores et de clins d'œil humoristiques. Le public ciblé ne constitue pas un groupe ou une communauté organisée.

Le deuxième système, le système de *propagation*, est composé de médias associés à des groupes bien organisés, qui essaient d'interpréter un objet pour un certain public cible. Moscovici (1961) a constaté que la presse catholique constituait un système de propagation de la psychanalyse, dans le sens où elle essayait d'en fournir une interprétation compatible avec le dogme de l'Église. Pour ce faire, elle présentait la psychanalyse de façon sélective, en clarifiant les implications de nombreux concepts pour la communauté catholique, par exemple le rôle de la culpabilité dans la théorie psychanalytique et dans le dogme religieux. Des éléments qui ne concordent pas avec le dogme catholique seront niés, par exemple la notion de libido, dont le caractère sexuel pose problème.

Le troisième système est appelé système de propagande. On l'illustre par la façon dont la presse marxiste a traduit la psychanalyse pour ses lecteurs. La presse marxiste a adopté une position résolument hostile vis-à-vis de la psychanalyse qu'elle percevait comme une « science bourgeoise ». La propagande s'inscrit donc dans une relation sociale conflictuelle à l'égard de l'objet de

discours. Elle remplit d'une part une fonction de régulation, où on essaie de dépeindre une menace externe afin de consolider l'identité du groupe. D'autre part, elle remplit une fonction d'organisation : le but de la propagande est de créer une représentation claire du savoir nouveau et de motiver les conduites à son égard. Un autre exemple de propagande est constitué par l'attitude largement négative de la presse de boulevard européenne à l'égard du génie génétique dans les années 1990 (Wagner & Hayes, 2005).

En résumé, la diffusion, la propagation, et la propagande constituent trois modes particuliers de la communication par les médias de masse. Ils sont caractérisés principalement par un rapport différent entre le savoir rapporté et la position idéologique du groupe qui gère le médium en question. C'est ce rapport qui va déterminer la façon dont le groupe va interpréter le savoir en question.

La polyphasie cognitive

La transmission des idées mène à des transformations du système des représentations d'un groupe. Il y a une influence réciproque entre le savoir transmis et les savoirs existants. D'un côté, le savoir nouveau est assimilé par les savoirs existants : c'est le processus d'ancrage. D'un autre côté, les savoirs existants sont parfois transformés par le savoir nouveau. Ces transformations peuvent être plus ou moins rapides. De nombreuses recherches, menées dans le cadre de la théorie du noyau central (Flament, 1989; Flament & Rouquette, 2003) ont permis de comprendre la façon dont la structure d'une représentation se transforme.

Le processus de transformation d'une représentation (qui correspond en fait à un processus de changement social, car les représentations sont associées aux pratiques collectives) est long dans certains cas (des années, voire même des décennies ou des siècles). Pendant ce processus, on peut observer la coexistence d'anciens et de nouveaux savoirs dans l'univers représentationnel du groupe. C'est ce qu'on appelle la polyphasie cognitive.

Il est particulièrement intéressant de constater que les savoirs peuvent tout à fait coexister tout en étant incompatibles d'un point de vue logique, car ils sont souvent appliqués dans des contextes différents. Par exemple, Jovchelovitch et Gervais (1999) ont montré que des immigrants chinois vivant en Grande Bretagne continuent à utiliser des savoirs traditionnels sur la santé et la maladie, en dépit de leur confrontation avec les savoirs occidentaux, basés sur la médecine et la technologie modernes. Leurs croyances et pratiques traditionnelles persistent dans un système hybride qui privilégie, en fonction du contexte, tel ou tel type de savoir. La persistance de savoirs traditionnels dans les sociétés modernes a un enjeu important : elle permet au groupe en question de maintenir son identité sociale tout en s'adaptant à une culture dominante et ses savoirs. Souvent, le contexte familial ou intragroupe constitue le lieu de pratique des savoirs traditionnels, alors que les savoirs modernes sont utilisés dans le contexte public.

Dans une autre étude, Wagner, Duveen, Themel, et Verma (2000) ont effectué des entretiens avec des participants indiens sur leurs conceptions de la folie. Il s'agissait de personnes éduquées des classes supérieures. L'analyse des discours produits a également révélé que les répondants utilisent deux registres dans leurs explications de la folie. Le premier est basé sur les conceptions traditionnelles hindoues. Elles consistent notamment à invoquer des notions telles que l'hérédité ou la possession et à faire appel à des guérisseurs. Le deuxième est basé sur la psychiatrie moderne. Les répondants reconnaissent la pertinence des deux registres de savoirs, antithétiques sur bien des aspects, pour leur quotidien. Ils mobilisent cependant ces savoirs dans des contextes différents.

Il serait cependant faux de croire que la polyphasie cognitive est un attribut restreint aux systèmes de pensée de personnes issues de sociétés traditionnelles, et que les individus vivant dans des sociétés occidentales bénéficieraient de savoirs parfaitement consistants et « rationnels ». En ce qui concerne les représentations sociales de la folie, de nombreuses études menées en Occident (par exemple, Jodelet, 1989) démontrent la coexistence

de savoirs modernes et traditionnels. Beaucoup d'individus de nos sociétés n'ont même aucune peine à admettre leur adhésion à des croyances superstitieuses telles que celles portant sur les effets de la pleine lune, comme l'ont montré récemment Wagner-Egger et Joris (2004). Dans une de leurs études, les auteurs ont interrogé des participants par rapport à leurs croyances sur les effets de la pleine lune. Une des participantes donne la réponse suivante: « Mon mari est scientifique, donc je sais qu'il ne faut pas y croire, mais quand même je dors mal les 2-3 jours lors de la pleine lune » (Wagner-Egger & Joris, 2004, p. 10). Cet extrait illustre la coexistence de deux registres de savoir, le savoir scientifique et le savoir traditionnel, de même que l'influence normative (répressive) de l'un sur l'autre.

En résumé, la polyphasie cognitive est le reflet du processus de transformation d'une représentation. Elle se caractérise par le fait que des croyances ou des pratiques contradictoires peuvent coexister au sein d'un même groupe ou individu. Elle témoigne de l'importance des croyances pour l'identité sociale du groupe en question. La polyphasie cognitive peut être également mise en évidence pour d'autres formes de croyance qui mêlent le traditionnel et le moderne, telles que les légendes urbaines, comme nous le verrons plus loin (1.3).

Bilan de l'approche des représentations sociales

Le but de cette brève présentation de l'approche des représentations sociales était de montrer comment le phénomène de la diffusion des croyances peut être appréhendé. L'approche des représentations sociales est fondée sur une vision particulière d'une société dans laquelle de multiples discours circulent. Ces discours proviennent souvent de groupes d'experts et se diffusent, en fonction des médias, parmi d'autres groupes sociaux, chacun avec leur idéologie particulière. La rencontre entre les savoirs experts, décontextualisés, et les savoirs « locaux », contextualisés, d'un groupe amorce des efforts d'assimilation destinés à intégrer le savoir expert à celui du groupe (ancrage, objectivation). La

direction et le résultat de ces processus dépendront en partie du rapport social entre le groupe et le groupe qui constitue la source du savoir.

L'approche des représentations sociales fournit un cadre général pour l'analyse des phénomènes de relations intergroupes. Elle thématise le lien entre les représentations d'un groupe et son identité. Plus particulièrement, elle montre comment l'élaboration de représentations a une fonction importante pour le maintien de l'identité d'un groupe. Dans ce sens, elle rejoint les conclusions qui émergent de recherches sur d'autres formes de croyances telles que rumeurs, légendes urbaines et théories du complot.

Cependant, il convient de mettre en évidence une lacune dans cette approche. Elle s'est énormément développée dans deux sens. D'abord, l'École de Genève, qui a développé une théorie et une stratégie méthodologique pour l'étude des principes organisateurs des représentations (Doise, 1992; Doise, Clémence & Lorenzi-Cioldi, 1992). Ensuite, les travaux dans la tradition structuraliste (Abric, 2001; Flament, 1989; Flament & Rouquette, 2003) qui ont exploré de façon minutieuse les relations entre le noyau et la périphérie des représentations. Mais il n'y a que relativement peu de travaux consacrés à l'étude détaillée du *processus temporel* de diffusion. Avec la formule selon laquelle les représentations sociales permettent de rendre familier ce qui est étrange, Moscovici (1984) pose les jalons que marquent le début et la fin de ce processus de diffusion. Mais que se passe-t-il entre ces deux catégories? De même, Flick (1998) postule un cycle de transformation des savoirs, qui admet que la science se transforme en des représentations sociales, qui deviennent ensuite du sens commun, qui alimente ensuite la connaissance scientifique (par exemple en fournissant des idées pour des études scientifiques), ce qui ferme la boucle. Mais comment ces processus de transformation se déroulent-ils? Il y a besoin de les étudier de façon plus microscopique, « à la loupe », pour utiliser une métaphore. Les travaux sur les rumeurs, dont il sera maintenant question, apportent certains éléments de réponse.